

Collection « Etudes et documents »
No 230

Rémy Rochat

CONSTRUIRE UNE CABANE

Editions le Pèlerin
2007

TABLE DES MATIERES

Introduction

Bref historique de la cabane à Arthur, soit de l'Hôtel du Bûcheron

Quelques extraits de l'avant-dernier livre d'or de la cabane à Arthur

Utilisation de l'écorce autrefois

Les dimensions de la cabane

Premier historique de 1967

Une restauration, celle de 2004

Juste encore un œil sur le passé

Restauration de 2007

Découverte de la cabane

Incendie et reconstruction

Ma rencontre avec l'oncl'Arthur

INTRODUCTION

Ce ne sont pas nos premiers propos sur une cabane de ce genre. Celle-ci, que beaucoup d'entre vous peut-être connaissent, dite cabane à Arthur ou encore Hôtel du Bûcheron, ainsi que la baptisa un jour notre père dans un accès sensationnel de poésie. Preuve qu'il avait réussi son coup il y a quelque cinquante ans, c'est que le terme est encore utilisé. D'aucuns parlent simplement de la cabane d'écorce. On en découvrira un court historique plus bas.

Ne vous faites aucune illusion sur sa durée possible. Vous ne l'entretenez pas, dans dix ans elle est hors course, dans vingt l'emplacement même où elle se trouve ramené à l'état d'un bout de forêt sans que plus rien ou presque ne témoigne plus de son ancienne présence. La nature est d'une force prodigieuse contre laquelle, pour le cas où vous souhaiteriez faire durer quelque chose, il vous faut lutter, et pas toujours à armes égales. Combien de fois ainsi ne nous sommes-nous pas dit que c'était la dernière fois qu'on la restaurait et que pour la suite ce serait à d'autres d'œuvrer ? Mais les autres ne se pressent pas au portillon. On vous signale simplement qu'il y a des dégâts dans le livre d'or, mais l'on ne se propose pas pour monter avec vous lever des écorces ! C'est ainsi. Il faut faire avec, comme on dit. Et il n'est pas impossible que notre contribution se prolonge. Parce ce que tout simplement c'est un devoir que de laisser intact un tel monument, que nous décevrons en ne l'entretenant pas, que ce serait aussi une déchéance monstrueuse que de baisser les bras.

Il n'y a plus guère là-haut d'écorces de la première étape, du temps d'Arthur. Une ou deux à l'intérieur. Sur lesquelles s'efface peu à peu ces annotations que notre père traça à la craie blanche. Il s'agissait d'une date, sauf erreur le 7 septembre 1952, puis de son nom que suivaient les prénoms de trois de ses fils.

Nous nous souvenons de cette première visite à la cabane à Arthur. Elle était dans une forêt profonde, nous semblait-il. Les arbres alors nous apparaissaient immenses. Et il nous semblait avoir fait un sacré bout de chemin depuis le chalet jusqu'à elle pour la trouver. C'était bizarre, curieux, comme monument, et pourtant si adapté à l'endroit, qu'il n'y avait pas de quoi s'étonner. La cabane ressemblait ainsi aux arbres dont elle avait emprunté l'écorce. Nous étions loin du monde, avec notre père qui était la protection absolue contre tous les dangers de la forêt. Sans lui, ici, nous aurions été perdus, oubliés, notre vie ne tenait qu'à lui qui nous conduisait.

Était-ce un jour important ? Car en plus d'avoir signalé son passage à la craie blanche sur les écorces de l'intérieur, il répéta son nom au crayon sur la porte, dans le haut. Il avait, il est vrai, ainsi que beaucoup des anciens bergers d'ici, l'habitude de mettre son nom là où il passait, afin de témoigner de sa présence tel ou tel jour de telle année. C'était un signe. Un souvenir que l'on puisse retrouver un jour. Acte symbolique, riche d'enseignement, et que l'on peut retrouver aujourd'hui encore au niveau de la cabane, comme de tels signes et annotations se retrouvent de même dans le chalet, sur les planches des chambres

du haut. Là défilèrent des dizaines de bergers qui tenaient eux aussi à laisser une trace, si ténue soit-elle.

L'Hôtel du Bûcheron, endroit isolé mais rendu magique par cette présence pour d'aucuns insolite. Pas pour nous. Si souvent nous y sommes montés, rarement pour y pique-niquer, plus souvent juste pour s'y arrêter deux minutes, assis sur le banc, à lire le livre d'or, à poser sa signature. A philosopher. Toujours alors nous revient cette interrogation : qu'est-ce que la vie dans les bas à l'aune de celle-ci faite de calme et de méditation, proche de la sainte nature et de Dieu. Alors en sortant, refermant la porte qui râcle le plancher, cela tient aux charnières trop faibles posées par Arthur, on regarde le ciel, les nuages, la cime des arbres. On écoute le vent dans les arbres. Une merderie d'avion passe dans le ciel et nous dérange. On ne sera donc plus jamais tranquille, et ce sera dix fois pire dans vingt ans. Ils se suivront tous. A la queue leu leu dans le ciel pour charrier des hordes de touristes voulant découvrir tous les horizons ? Oublions. Les perspectives de l'humanité vous rendraient fou si vous vouliez trop les analyser. On rentre à nouveau dans la cabane. Les grands bruits de l'extérieur se taisent. Vous êtes là, tout seul, assis, tranquille. Vous jetez un coup d'œil par la petite fenêtre sur la clairière. Vous reconnaissez chacun des arbres qui la rendent moins nue. Vous connaissez ce monde, et même si pour une fois il y a deux mois que vous n'êtes pas monté. C'est que voyez-vous, en bas, c'est le lac gelé qui vous retenait, cet hiver, si beau, si long, quelle attirance. Le culte. La cabane et le lac. Les deux. Et le chalet. Et tout finalement de ce monde que vous avez toujours connu, depuis le premier jour et auquel vous êtes attaché par chacune de ses particularités.

Cette cabane, est-elle destinée à durer, à vous survivre, à témoigner pour d'autres à venir de ce que l'on peut faire de simple et de beau ? Il le faudrait. Mais ce n'est pas certain. Aussi cette brochure représente-t-elle seule peut-être ce qui subsistera de ce court épisode de notre histoire moderne.

Les Charbonnières, en février 2006 :

BREF HISTORIQUE DE LA CABANE A ARTHUR AUTREMENT DIT DE L'HOTEL DU BUCHERON

Selon les dires de M. Maurice Rochat dit Piacet, des Charbonnières, cette cabane aurait été construite en 1942 par son oncle Arthur Rochat, mari de Charlotte, sœur de sa mère Esther – voir arbres généalogiques divers sur la famille Rochat sur le site Jean-Luc Aubert -.

Elle était destinée à l'accueillir alors que bûcheron de son métier, il montait souvent façonner du bois sur la Muratte. Mais il faut croire plutôt qu'il donna, par cette construction originale, libre cours à ses talents de bricoleur. Car l'homme avait la passion de créer. Il n'était que de voir les formidables outils miniatures qu'il s'était fabriqués et qu'il montrait aux gamins sages qui se donnaient la peine d'aller le trouver avec leur mère.

Il trouva là-haut, dans cette clairière, un site retiré propice à ce qu'il comptait faire, construire une cabane d'écorce dans un endroit discret, voire même totalement délaissé du public. L'homme étant bûcheron, nulle difficulté pour lui, lors de la sève montante, sur les arbres qu'il venait d'abattre, de lever les écorces qui lui permettraient de couvrir la charpente légère qu'il venait de mettre en place. Mais il convient de le reconnaître, le créateur de cette modeste cabane, n'était pas trop exigeant sur le choix de ses matériaux, et qu'en conséquence il n'offrit à son refuge que des écorces que l'on pourrait appeler de second choix, avec un nombre de trous considérable, provenant de l'emplacement des branches taillées au raz du tronc. Le nombre des couches palliait à la qualité. Tant et si bien que la cabane allait être destinée, à moins qu'il ne se trouve une bonne âme pour prendre la relève à la suite d'Arthur qui décéda en 1959, soit dix-sept ans après la construction présumée de sa cabane, à une fin rapide sitôt qu'il ne serait plus là pour s'en occuper.

Passe le temps qui voit chaque année la pauvre cabane se délabrer un peu plus. Dès 1962-1963 arrivent les trois cousins qui tentent de lui accorder quelque sursis avec les moyens du bord, c'est-à-dire avec un pair de clous qui serviront à replacer des lambeaux d'écorce. Une photo, plus bas, montrera l'état malgré tout lamentable de cette cabane . On ne refait pas du neuf avec du vieux.

La décision de la restaurer entièrement est prise en 1965 par les trois cousins. Levage de nouvelles écorces, ainsi qu'on le verra plus bas, et pose de celles-ci sur la charpente presque totalement dénudée, mis à part la face intérieure à vent, écorces sur lesquelles on verra encore, quoique effacée en partie par le temps, l'inscription tracée à la craie blanche par Gaston Rochat, neveu de l'oncle Arthur, qui s'en vint à passer par là avec trois de ses garçons. C'était en septembre 1952. Le soussigné découvrait la cabane pour la première fois de sa vie et il s'en souvient comme si c'était hier. Il avait tout bonnement l'impression que sans la présence de son père il se serait perdu dans cette immense et effrayante forêt pour n'en jamais ressortir.

Par on ne sait quel étrange destin, ce fils deviendra un jour seul restaurateur de la dite cabane. Il veille. Mais aussi parfois, il doute. Qui saura le remplacer un jour, quand il n'aura plus la force de le faire ? Non pas qu'il croie à la difficulté majeure de restaurer ce refuge, mais il sait, et jusque dans sa chair, si étrange cela puisse vous paraître, que chaque restauration est ardue et pénible, qui nécessite, depuis le levage des écorces jusqu'à leur pose finale qui ne saurait pourtant tarder, plusieurs jours.

On trouvera plus bas le récit de la première restauration. A la suite on découvrira que la cabane d'écorce, si elle est devenue rare avec le temps, autrefois était courante. Charbonniers et bûcherons se construisaient volontiers des abris avec elle, tendue sur des charpentes la plupart du temps sommaires. On verra bientôt quelles furent les grandes étapes de notre restauration de mai 2004. Et pour terminer on se plongera dans l'avant-dernier livre d'or pour en découvrir quelques beaux passages.

Et le tour sera joué. Et c'est ainsi que l'on construit une cabane. Il ne vous restera plus qu'à aller la voir. Mais pour ce qui est de vous dire l'emplacement exact, j'ignore, mystère ! Il est des sites qui doivent rester discrets.

Que diable !

QUELQUES EXTRAITS DE L'AVANT-DERNIER LIVRE D'OR DE LA CABANE A ARTHUR :

31 juillet 2001. De retour à ce merveilleux Hôtel du Bûcheron. Toujours aussi féérique, en été comme en hiver. C'est le reflet de la Vallée de Joux. : accueillant, magnifique et sauvage. Philippe, Romain, Anna, Christine.

1^{er} août 2001. 23 juillet 2001 : un anniversaire... Ma première visite à l'Hôtel du Bûcheron date d'un an exactement. En l'an 2000 on m'y a amenée. Cette année, Internet + Swissgeo ainsi que mes souvenirs n'ont pas suffi pour me permettre de retrouver ce havre de paix du premier coup !... Le 23 juillet, je suis rentrée chez moi « bredouille »...

Une nouvelle recherche sur Swissgeo, et voilà que je retrouve l'indice qui me manquait pour arriver au but !

Ce matin, je me suis donc levée avant l'aube pour arriver ici à ce moment si particulier.

La cabane est habitée ! Disons ses combles... Un petit rongeur bien curieux, mais craintif comme il se doit.

Et aujourd'hui, je découvre un autre « anniversaire ». Il y a 4 mois, presque jour pour jour...

De tout cœur, de grand cœur, MERCI à ceux qui entretiennent et à ceux qui ont construit cette petite merveille champêtre ! et beaucoup de plaisir à tous les futurs visiteurs.

La rose ne se fanera pas.

Diane

1^{er} août 2001. Laurent à parcouru 930 km pour découvrir cette petite merveille ! Malheureusement Blanche-Neige n'était pas au rendez-vous.

Laurent

Dimanche 5 août. Venu voir si ma trappe à modzons fonctionnait. Il faut néanmoins fermer le clédar traditionnel, avis aux amateurs. Deux sécurités valent mieux qu'une.

RR

9 août. Les chardons, mes ennemis intimes !

RR

10.8. De passage avec les chiens. Temps variable. Toujours aussi merveilleux !

10. 8. de passage tout seul, ça va aussi ! Une chanterelle. Merci Rémy, pour l'entretien. Salutations à tous.

F.Baudraz

11.8. 2001. Oui.

ur

12.8. 2001. De passage en ce dimanche ensoleillé pour voir nos génisses. Nous sommes toujours contents de faire une halte dans ce sympathique endroit !

Mélissa, Maryline et Alain Thuillard

Nous sommes passés le 9 mai (2002).

Sandrine Christophe

J'adore cette cabane, elle est très jolie. Gaëlle Weibel. Nous sommes le 9 mai 2002. Je me réjouis de revenir.

Des années que je ne t'avais plus vue. Comme un décor dans la forêt de mes rêves d'enfance, tu ressurgis dans la brume de mes souvenirs lointains. Au dehors une fine pluie accompagne le bruissement de nos pas dans les feuilles mortes. J'ai beau regarder, chercher, traîner le regard, aucune morille ne me saute aux yeux. J'avoue, je suis plus doué pour la marche, la course nez au vent que la recherche des champignons. Bon, place au suivant et à bientôt. Jean-Marc Rochat (Postier), 9 mai 2002.

2 juin 2002. En promenade pour fêter l'anniversaire du papa des Jeans. La cabane est superbe !
Jean-Pascal et consort.

11 juin 2002. C'est en visitant de la famille en Suisse que je découvre cette cabane, superbe !
Erika de Paris

J'ai toujours beaucoup de joie à montrer cette cabane, surtout aux Français. Bravo pour l'entretien.
Une grand-mère, Hedy Farag Zumbau

13/06/02. C'est toujours un enchantement. Les Sous-Sous de l'Abbaye

18 VI 2002. Promenade vespérale. On transpire à gros bouillons. RR

13/06/2002. Nous sommes dimanche. Il est 12 h 10 et sous un soleil de plomb on est venu montrer cette cabane pour la première fois à Corentin. Nous retournons au chalet pour un pique-nique en famille.

Alain + Maryline + Mélissa + Corentin Thuillard

27 VI 2002. Décombrage petite clairière Cabane à arthur.

28 VI 2002. Idem. Temps à la pluie sans qu'il ne pleuve, et brouillard.

29 VI 2002. Gelée pour cette nuit. Feux. Vous admirerez et la cabane et les nouvelles petites clairières.

30. 6. 2002. Nous sommes toujours en admiration devant cette belle demeure. Que de questions nous pouvons-nous poser devant cette bâtisse.

Famille Reymond Robert, Vreni, Martial, Florian, Alexandre, Ralph

Je suis venue, j'ai vu, c'est magnifique. Marcelle Meylan Gégé

... depuis l'enfance de ce coin magnifique !... cette petite merveille est le reflet des Combiens. Une descendante des Meylan, Moulins et La Côte

On dirait la maison de Blanche-Neige. Roger Golay et ses petits enfants, Perrine Brunisso, Maurane, Stéphane Blam (?)

Un petit coup de chiffon aux carreaux nous permet d'avoir plus de clarté dans ce mignon havre de paix. La lecture du cahier noir nous a beaucoup appris quant à la fabrication de cette cabane et à ses origines. Merci. Simone

24/7/2002. Che bella sorpresa !

Ho aperto gli occhi et questa simpatica casetta ci ha offerto un pò di riposa per le nostre gembe. Grazie et a presto.

Un petit tour vers cette cabane qui arrête le temps et me fait du bien.

Gemma, bergère d'à côté

26 VII 2002. J'ai d'abord découvert le superbe chalet de la Muratte... presque par hasard, sur mon trajet entre le Creux du Van et le Mollendruz... Arrivée par la Pisserette, et tout de suite cette sensation que les occupants du site ont le goût de l'entretien du paysage. Je n'étais pourtant encore que dans la forêt, mais le chemin, le clédar, le sous-bois... Je ne savais pas à quoi m'attendre, mais j'avais l'excitation de découvrir un bel endroit. Et la Muratte, de bleu ! C'en est un ! Des puits à balanciers, et le bel entretien, le jardin fleuri, les murs à la chaux. Mais le temps passe et mes randonneurs attendent le pique-nique... nous poursuivons dans la clairière, cette belle clairière qui attire et attise le regard. Et soudain devant nous, image fabuleuse, la cabane.

La première fois, je n'ai pas osé rentrer, par sentiment de culpabilité vis-à-vis du bûcheron ou de je ne sais qui... celui qui invitera son ami à trinquer dans ces petits verres à fendant posés sur la table que je vois par la fenêtre. Juste un croquis de la cabane et hop, « à la prochaine », lieu magique.

Puis autre hasard, couchant à la Rondaneire, au-dessus des gorges de la Pouette Raisse, ma main choisit un livre parmi tous les autres dans la bibliothèque. « L'heure du berger ». Je tourne quelques pages et ce mot me saute aux yeux, surgissant des lignes du milieu d'une page, elle aussi choisie au hasard : « La Muratte ». Aussitôt l'excitation renaît, avide, pressée : qui, quoi, quand... et peut-être une explication sur cette cabane ?? Jacqueline de la Rondaneire m'a laissé partir avec le livre que j'aurais terminé dans une heure ou deux de lecture. La cabane m'est dévoilée, le charme des lieux me devient presque familier. J'ai vu aujourd'hui cette poutre entre les deux travées d'écurie au chalet... cette poutre verticale usée par le passage des vaches. Le mystère est encore grand, la curiosité gloutonne me taquine encore : le loquet de la porte entre l'écurie et la cuisine... ce loquet dont Rémy Rochat parle dans son livre... est-il encore en place, ressort en branche de sapin !...

Ayant lu aussi qu'il y avait un livre d'or à l'Hôtel du Bûcheron, j'ai enlevé les interdits et me suis permis d'entrer... non sans avoir de suite remarqué cette date : 7 IX 52... comme si je la connaissais déjà...

Pour le paysage et l'environnement de la Muratte, pour cette cabane en écorces, pour « L'Heure du berger » et le bonheur d'y pénétrer, merci à toi Rémy, et j'espère un jour, encore mieux, enchanté.

Patrick ABRAHAM, accompagnateur et amoureux du Jura

PS : où est-il possible de se procurer un exemplaire de « L'heure du berger » ?

FIN

La fabrication des refuges d'écorce, si elle n'est plus guère pratiquée de nos jours, était courante autrefois. En témoignent les documents suivants tirés de : « La maison paysanne suisse », de Heinrich Brockmann-Jerosch, dessins à la plume de Paul Budry, la Baconnière, 1933 :

« p. 37 **Ecorce.** – Dans l'ordre des choses l'écorce, l'écorce de sapin spécialement, a dû précéder le bardeau. L'écorce de bouleau, bien que plus résistante et dont les Scandinaves font tant de cas, ne semble pas avoir été utilisée chez nous autrement qu'en manière de luminaire.

L'écorce de sapin qu'on continue à détacher des troncs abattus en été dans leur pleine sève, ou, par contrebande, des arbres sur pied, sert à divers usages, où se sent une tradition lointaine. M. OEchslin note qu'on pèle encore ici et là les jeunes sapins et mélèzes pour faire les formes à fromage. Le Schweiz. Idiotikon, t. VI, p. 1036, atteste par de nombreux exemples l'usage d'emballer le beurre et le sérac dans des écorces. Jusqu'au XVIIe siècle, c'était même la loi. Puis viennent les défenses. Mais en 1867 encore les autorités nidwaldiennes se voient obligées d'intervenir à nouveau contre les arracheurs d'écorces dans les forêts et les bois à ban. Actuellement l'industrie fournit au fromager des cercles en bois qui continuent à s'appeler des « écorces à fromage ». Et l'homme qui façonne ces copeaux se nomme « tireur d'écorces à fromage ».

Les tas de fane ramassée par les jours secs, qu'on rencontre dans certains coins des Alpes, sont souvent recouverts de plaques d'écorce prise aux arbres tombés ou, moins louablement, pelée aux arbres sur pied. Ces tas affectent volontiers la forme d'un abri ou d'une petite hutte. Ces maraudeurs forestiers suivent involontairement une coutume antique. Car jadis la hutte d'écorce passait pour un fort bon séjour. Les chroniques populaires en témoignent à leur manière. « Alors il arriva (le frère Willihalm) dans une forêt sauvage et il arracha l'écorce des arbres pour s'en faire une hutte contre la pluie et le vent. » Et ailleurs (p. 1540 du Schweiz. Idiotikon, t. VI) : « La hutte est si bien couverte d'écorce qu'on n'en pourrait trouver de pareille ».

Ce mode de couverture est en voie rapide de disparition. Pourtant dans le Tyrol italien certaines habitations d'hiver y recourent encore. Les fabricants de boîtes aussi s'installent en été sous de romantiques abris couverts d'écorce, le personnel forestier de même.

On peut donc s'attendre à trouver chez nous des vestiges de cet usage, surtout dans les contrées où l'on abat les arbres en été, où l'écorce se trouve donc à

foison. Les faneurs s'en vont avec de ces grosses plaques d'écorce sur le dos (p. 38) dont ils couvriront leur foin sous une avancée de roche ou sous un sapin solitaire. On trouve également des abris sous roche complètement recouverts de cette écorce (fig. 1 plus loin). Et ces retraites sont plus nombreuses qu'on ne le pense. Le professeur A. Bachmann m'a dit en avoir rencontré à Vättis (Oberland saint-gallois), habitées par des faneurs. Les bûcherons recouvrent de la même manière leurs grandes huttes (fig. 2 plus loin).

Le blockhaus n'utilise plus l'écorce pour sa toiture, mais il n'est pas rare de voir le toit rapiécé de cette manière. Au Maderan on cloue de ces plaques à l'extérieur pour protéger la paroi.

Visiblement, nos gens d'aujourd'hui ne savent plus utiliser l'écorce. Elle se raccornit en séchant et brise. Peut-être trouverait-on ici ou là des restes d'une ancienne technique meilleure.

Les techniciens parlent volontiers aujourd'hui de « peau de couverture ». D'où vient cette expression ? Le glossaire est muet là-dessus. Se rapporterait-elle aux temps où l'on couvrait les toits de peaux, comme je l'ai vu faire aux Carpathes avec des peaux de rebut ? Ou bien le terme dérive-t-il de l'expression « écorcher l'arbre » (den Baum schinden) qui rappelle la bête à laquelle on retire la peau ?



1. Balme

Utilisée par des ouvriers forestiers comme abri pour le jour, cette hutte se compose d'un bâti de perches accoté à un surplombement de roche et recouvert de plaques d'écorce de sapin clouées. (Commune de Murg, lac de Wallenstadt.)



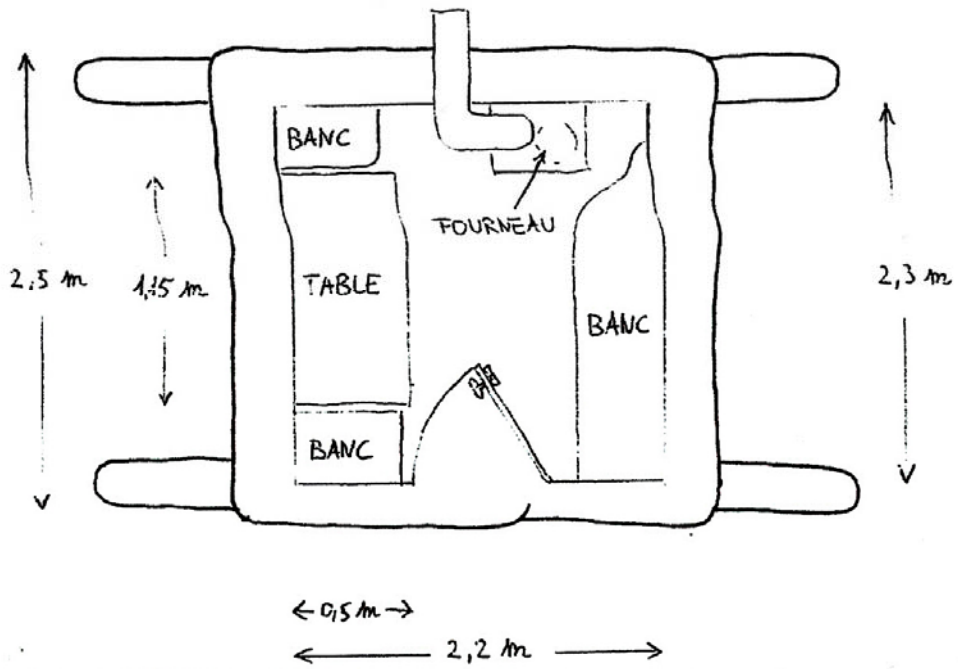
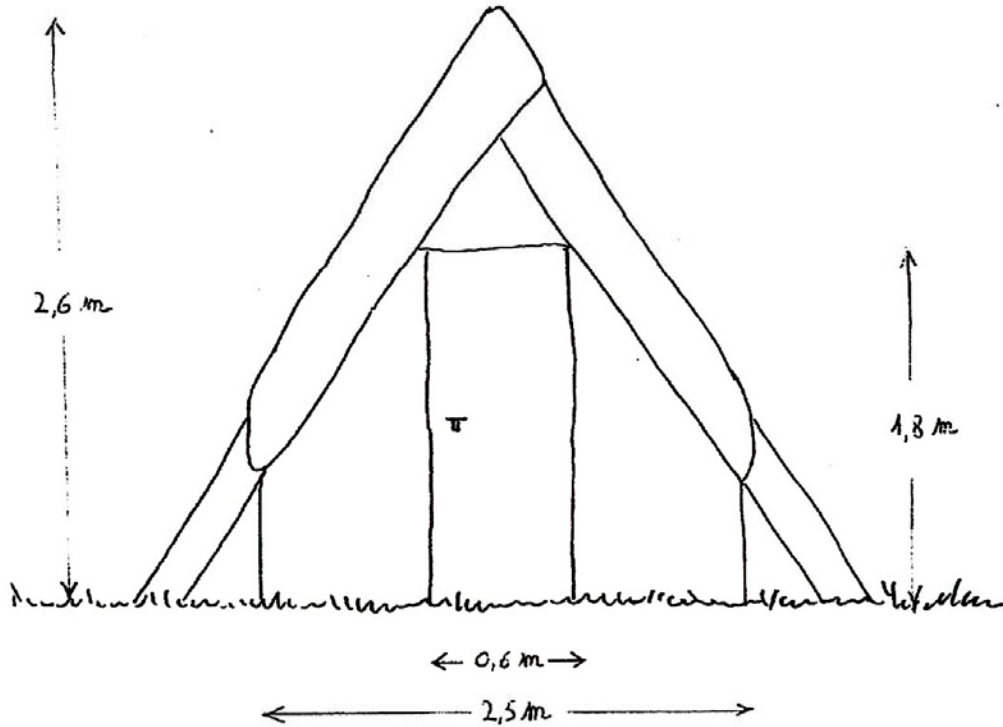
10. Hutte-toit

Abri de bûcherons. Sur un bâti de rondins sont fixées des branches qui supportent de grandes plaques d'écorce de sapin. Les plaques de cette dimension ne peuvent être levées que sur les troncs des arbres abattus en été. Le toit à deux pans a le faite déjà orienté contre la pente.
 (Commune de Murg, lac de Wallenstadt.)



Les dimensions :

La Cabane à Arthur



Une première tentative afin de fixer sur le papier l'historique de la première restauration, texte de 1967, restauration de 1965, après laquelle fut déposé dans la cabane le premier livre d'or – actuellement aux ACL -.



LA
CABANE

A
ARTHUR

DU

L'HOTEL DU BUCHERON

La cabane restaurée
affrontant l'hiver



LA CABANE A ARTHUR,

Arthur Rochat †, bûcheron de métier, était un homme industriel. C'était un maître dans l'art de façonner le bois. Il construisit la première paire de lattes de mon frère Urbain, il façonna l'arbalète que l'on peut voir chez nous, il tailla bon nombre d'objets de bois utiles à sa parenté.

Il faisait souvent du bois sur la Muratte. Aussi un beau jour il décida de construire un refuge pour l'abriter lors des jours de pluie ou pour lui permettre de se reposer entre midi et la reprise du travail.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La cabane construite vers les années 47-48 se dresse toujours fièrement dans ces lieux paisibles de la Muratte.

La première fois que je vis ce digne monument forestier je me promenais avec mon père et mes frères; c'était en septembre 1952. Depuis cette date je ne la revis pas pendant de nombreuses années. Ce fut mon frère Daniel qui me re montra l'emplacement.

Plus tard j'y allais souvent dîner en compagnie de frère Jean-Michel et des cousins François et Loucky.

1. Cette cabane avait une sœur jumelle, aujourd'hui détruite, sise en dessus du chemin après le clédard du Chauffour.

2. La marque de notre passage, malgré le temps est toujours visible sur le pan intérieur du toit.





Fig: la cabane avant sa restauration de 1965.

Nous prenions avec nous le dîner et l'eau nécessaire la cuisson de ce-lui-ci et du thé. Nous cuissons les aliments sur un foyer aménagé à proximité de la cabane.

L'après-midi on s'amusa à le mixer qu'on pouvait. On avait même une fois installé

un téléphone (avec du fil et des boîtes) de la cabane à un poste aménagé sur les arbres à 100 m environ. Le membre de la petite équipe qui refusait de travailler était condamné à passer tant de temps sur le banc de pénitence.

On s'essaya même de restaurer sommairement la cabane. Mais c'était peine perdue car il nous manquait la matière première c'est à dire des écorces.

Un beau jour, en 1965, constatant le piteux état de la cabane et voyant que cet état empirait d'années en années, je résolus de m'atteler hardiment à la restauration. Mais pour cela il fallait des écorces.

Fig: Williamot et Franck Depraz abattent les arbres qui nous fournissent les écorces nécessaires à la restauration de la cabane.



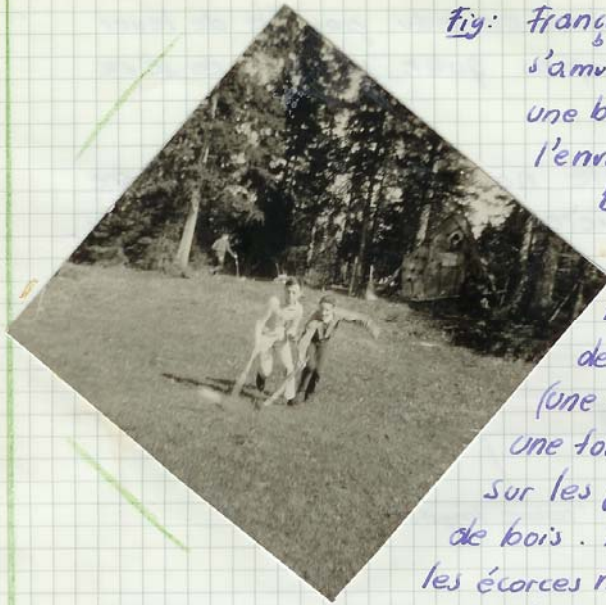


Fig: François et Loucky (Louis) s'amuse à courir après une balle de tennis et à l'envoyer chacun dans les buts adverses.

Aussi dès le mois de juin je me rendis (une fois avec Chel et une fois avec Loucky) sur les premières coupes de bois. Là nous levions les écorces nécessaires. Voici comment se pratique cette opération.

Tout d'abord tailler deux bois en forme de spatule. Nous déterminons ensuite la longueur de l'écorce par deux rainures circulaires à l'extrémités. Puis nous pratiquons une longue coupure longitudinale. Alors, à l'aide du bois nous décollons doucement les écorces. Celles-ci viennent facilement mais il faut faire attention de ne pas les casser.

Enlever les écorces est un travail vraiment intéressant. C'est un plaisir que de voir ces écorces risquées de se se décoller avec la plus déconcertante



Fig: Louis décolle une magnifique écorce.

facilité. Il est, bien entendu, possible de lever des écorces de sapins qu'en période de sève montante.

Après la récolte nous transportâmes notre matière première, sous forme de rouleaux, à la cabane.

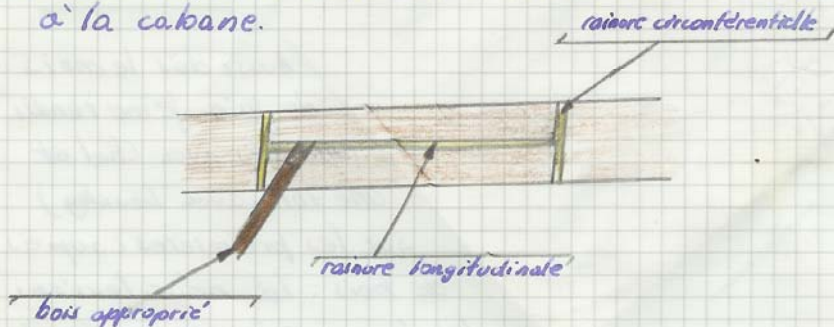


Fig: la manière de lever les écorces.

Comme en ne de l'as disposai de congé carrément je me dispasser à la cabane solitude.



cette semai-cencion je de 4 jours je me rais à l'ouvrage. posai à ces 4 jours ne en toute

Aussi dès le mercredi soir je préparai mon matériel complet et me fis monter à l'hôtel du bûcheron le jeudi matin.

Je jouai de malchance car je tombai sur une période particulièrement pluvieuse. Je dus toujours travailler en imperméable ce qui rendait le boulot difficile.

Donc, malgré la pluie je travaillais toute la journée. Je me nourrissais essentiellement de conserves. Je me nourrissais comme je le pouvais et comme je le voulais aux heures que je m'étais fixées. Quelque fois, pour me délasser entre les heures de boulot je tirais à la carabine depuis la cabane, la porte étant ouverte, sur les pives. J'avais aussi monter quelques archives à étudier je n'en eu absolument pas le temps. Je ne pus pas d'ailleurs finir la tâche que je m'étais imposée.

La première nuit je décidai de la passer dans la cabane. Je préparai en hâte le hamac avant le tombé de nuit. Celle-ci étant arrivée j'étais couché. Malheureusement, vers 5h du matin, le toit n'étant pas entièrement terminé laissa filtrer la pluie. Les gouttes d'eau me tombai juste sur la figure ce qui n'était pas précisément agréable. De plus une odeur particulièrement forte de sève (odeur ressemblant à l'odeur de pissé) de sapin m'empêchait de fermer l'oeil. Il n'y avait qu'une chose à faire, quitter les lieux et trouver un endroit plus favorable pour se rendre à Morphée.

La Muratte était ce lieu. Mais changer de pénetes au milieu de la nuit, transi de froid et sous la pluie n'est pas précisément agréable. Enfin! d'onsy. Je passai mes deux autres nuits au chalet.

Le dimanche arriva et le boulot n'était pas terminé. Il restait à faire le plancher de la cabane, à nettoyer tout autour et à construire la barrière pour empêcher les vaches de se grat-

ter à la cabane.

Je m'occupai de ces différentes tâches, parfois avec quelque aide durant le courant de l'été et de l'automne.

Lorsque l'hiver arriva la cabane était fin prête à en affronter les rigueurs. Arthur eut été fier de la voir.

Le 5 juin 1966 je placai un livre d'or à l'intérieur de la cabane. Toute personne passant par ces lieux étant priée d'y inscrire son nom.

Depuis cette date beaucoup de personnes passent et repassent à la cabane à Arthur. Certaines la découvrent d'autres viennent voir si il y a des signatures et le cercle vicieux commence.



Si vous avez l'occasion d'aller la voir n'y manquez pas. Vous verrez l'ombre d'Arthur roder en ces lieux qu'il a aimé.

Les Charbonnières,
le 10 août 1967.

Reimy Rochat

Nous allons maintenant suivre par le texte et l'image la restauration d'une telle cabane d'écorce. La série de photos date de 2004, mais cela est sans importance, puisque les techniques n'ont jamais évolués et que notre manière de faire en 1965 était exactement la même que celle de 2004.

Les écorces ont été levées sur le Crêt à Châtron Neuf puis charriées à proximité de la cabane avec le tracteur.



Les écorces sont mises à plat, partie intérieure sur l'herbe mouillée qui leur conservera leur humidité le plus longtemps possible. Au soleil les écorces se dessèchent très vite et s'enroulent pour être très tôt difficiles à travailler.





La cabane est ensuite débarrassée des écorces les plus abimées





Les écorces choisies au fur et à mesure des travaux de restauration sont retournées « sur le dos » pour être coupées avant d'être mises en place. Ebavurer les bords dans le sens de la longueur, affranchir les hauts et bas. Ensuite on les roule, on les transporte, on les déroule à nouveau pour les mettre à plat sur le châssis où la couche d'écorces restante.





Ebavurage des franges, puis clouage, les clous toujours auparavant passé dans des taquets de cuivre qui prendront la couleur exacte de l'écorce plus tard. Autrefois simple taquets de tôles pris parfois dans des boîtes de conserve. Choix des derniers éléments importants de la restauration. Et finalement aucun bout ne sera de trop alors qu'au début on croyait avoir trop levé d'écorces.





L'un des fils est en train d'affranchir l'un des derniers morceaux. L'aide d'un second est la bienvenue pour la pose des plus grosses écorces.





La porte a été enlevée durant les travaux.





Mise en place des écorces sur les arcs-boutants



Le posage de l'écorce faitière scelle en quelque sorte la fin des travaux



Ne restera plus que les nombreuses et relativement longues finitions.





Scier le bas de la porte ne servira à rien, puisqu'elle raclera toujours !



Une cabane similaire au début du XXe siècle du côté du Chalet-Brulé, sur France



Restauration de 2007, surtout face bise - écorces levées sur la commune de Vallorbe -



Deux des bûcherons de la commune de Vallorbe. Leur aide nous fut précieuse



Présence du garde-forestier, M. Dominique Favre



Levage d'une écorce



Plus tard, après charriage, les écorces sont déposées à proximité de la cabane, faces intérieures directement en contact avec l'herbe humide.



Triste et douloureux état de la façade à bise



Ce qui ne sera plus bientôt qu'un vague souvenir...



L'immense poésie de ce modeste refuge nous étonnera toujours...



Découverte de la cabane

Nous étions les quatre, mon père, mes deux frères aînés et moi. Nous avons délaissé le chalet pour pénétrer plus avant dans les pâturages. Les clairières succédaient aux espaces boisés pour bientôt nous faire retrouver d'autres clairières. La cabane, qui n'est guère éloignée du chalet de plus de cinq cents mètres, le fut alors tellement qu'il nous sembla avoir marché longtemps et même erré pour l'atteindre enfin, toute petite sous les grands sapins, en bordure du bois.

Elle ne devait pas être dans un état de conservation remarquable, car on l'avait construite dans les années quarante, et si elle n'avait pas été restaurée depuis lors, le temps avait du faire son œuvre. D'autant plus que l'oncle, son créateur, n'utilisait guère que des écorces de mauvaise qualité, pleines de trous, du tout venant, qui ne gênaient pas, simplement qu'il y avait nécessité de mettre de nombreuses couches afin que l'étanchéité de l'édifice soit acceptable.

On poussa la porte. On entra dans ce qui n'était en somme qu'un réduit. Je le fis, moi, pour la première fois de ma vie. J'avais à peine plus de cinq ans. Ici, sans notre père, en pleine forêt, nous nous serions perdus pour ne jamais nous retrouver. Nous y errerions encore ! Celui-ci n'avait à l'époque que quarante-deux ans. Et pourtant déjà il ne m'apparaissait plus très jeune, surtout par sa façon de marcher, tirant une jambe suite à la paralysie infantile qui avait

nécessité son hospitalisation à l'âge de six ans, mais aussi par sa calvitie précoce, je le sais aujourd'hui, héréditaire.

Nous étions donc les quatre dans la cabane. La place y était limitée qui n'aurait pas pu accueillir le frère supplémentaire que notre mère nous avait donné il y a moins de six mois, ou qu'à peine, en se serrant bien fort les uns contre les autres. Chose étonnante, nous la découvrions, la cabane, sans que nous ne nous rendions nullement compte qu'elle était unique et que nulle part ailleurs, jamais, nous ne pourrions en rencontrer de pareille.

Nous n'avions pu monter au chalet qu'à pied, notre père n'ayant en fait de véhicule à l'époque que son vélo militaire noir avec lequel il joignait plutôt la maison à son lieu de travail, la laiterie du village qui n'est qu'à cent mètres. Vous la trouviez sitôt que vous vous aviez fait le virage de l'église.

Nous avait-il parlé sur le chemin de cabane afin de nous distraire et de nous faire apparaître le temps plus court ? Je ne le crois pas. Simplement pour moi me donnait-il la main. Nous avons traversé des pâturages tout pelés qui déjà invitaient à la descente. Nous étions le 7 septembre et il ne restait guère que trois semaines avant la fin de la saison. L'automne s'apprêtait à descendre discrètement sur ce coin de pays. Ce n'était déjà plus les grandes chaleurs de l'été. Notre père avait-il profité aussi de cette visite pour tracer sur la porte, avec un bout de charbon pris dans un foyer proche : HOTEL DU BUCHERON ? Car c'est lui, paraît-il, qui avait désigné de la sorte ce refuge minuscule que nous appelions de préférence la cabane à arthur. Il s'était fait poète pour un instant, notre père. Et son inspiration de l'heure, vous le voyez, a survécu, puisque la marque, quoique rafraîchie maintes fois, demeure. Une chose est certaine, notre père avait écrit au crayon sur la porte la date de cette visite, 7 septembre 1952. Et puis il l'avait répétée à la craie blanche à l'intérieur, sur le lisse des écorces où il l'avait faite suivre de chacun de nos quatre prénoms. La trace en est encore visible, quand bien même elle s'efface peu à peu pour être finalement destinée à disparaître.

Témoignage émouvant de cette première visite dont je me souviens. Oui, je vois notre père tracer de son écriture appliquée et belle nos noms sur l'écorce.

Nous avait-il révélé l'histoire de cette cabane, dit quel avait été son constructeur ? Certes non, nous ne l'avions appris que plus tard, que nous avions un oncle bûcheron dont le but, en construisant ce refuge, avait été de pouvoir y venir s'y abriter quand il pleuvait et alors qu'il travaillait sur cette montagne. A moins que ce n'ait été que pour le plaisir. Car cet homme, bricoleur de talent, génial en un certain sens, aimait ce qui sort de l'ordinaire, resté enfant, imaginaire, bourru parfois, et pourtant heureux de faire plaisir aux autres, et même qu'il oeuvrait assurément pour lui en premier. Il avait de la sorte construit un second refuge, celui-ci plus à portée du chalet, en dessus du chemin à peine avez-vous passé le mur pour aller en direction de la grande clairière. Celui-ci fut cependant très tôt démoli par le bétail en raison de sa fragilité, qui

s'y grattait, qui y enfonçait les cornes dans les écorces pour les lacérer sans vergogne. Charogne de bêtes ! La place même où elle était ne se remarque plus.

On rencontrait l'oncle au village. C'était un homme massif, toujours la pipe à la bouche qu'il tétait plus qu'il ne fumait, avec de dégoûtants bruits de salive. Il saluait ses neveux dont nous faisons partie, c'était le frère de notre grand-père paternel, en leur tordant l'oreille entre ses gros doigts, et les grimaces de douleur que ceux-ci faisaient le ravissaient. Rien de méchant cependant, l'oncle souriant malicieusement sous sa barbe, enfant toujours.

Et c'était à cet homme-là que nous devons cette petite merveille perdue au fond des bois et que le promeneur ne peut guère découvrir que par hasard, tant au bord de sa clairière elle se fond parmi les arbres dont elle a la couleur.

Nous étions donc là, les quatre. C'était très loin du village, presque au bout du monde, nous semblait-il. Seul je n'aurais retrouvé aucun chemin. Je me serais égaré dans cet univers angoissant des forêts et des pâturages. Heureusement j'avais foi en notre père qui saurait nous ramener à bon port.

Je n'ai aucun souvenir quelconque d'une descente sur le village après que nous ayons abandonné la cabane à laquelle je ne devais plus rendre visite avant longtemps. Très lointaine découverte dont le souvenir pourtant m'est resté tandis que les images des autres visites se sont quant à elles toutes perdues.

Mon père, mes deux frères, le troisième en bas avec ma mère, la famille était telle que je la connaissais longtemps. Elle venait de se composer. Et aujourd'hui la voilà dissoute en partie. Notre père n'est plus, décédé au début des années nonante, et deux de mes frères s'en sont allés quant à eux en d'autres paysages.

C'est très vieux, que ce temps-là. C'est si vieux même que parfois je doute de l'avoir vécu. Et pourtant c'est une certitude, il a fallu en passer par lui pour gagner ce présent d'où je vous ramène ces lointaines images aux tons un peu passés.

Les Charbonnières, en 2000, Rémy Rochat

Signalons ici que cette cabane à brûlé en 2008. Elle a été reconstruite à l'identique, de telle manière qu'il est presque impossible, tout au moins extérieurement, de voir la différence avec l'ancienne.



Sitôt après la reconstruction. Une deuxième couche d'écorce de meilleure qualité sera encore apposée.



Version définitive (ou presque !)

Alors que nous la reconstruisions, son premier constructeur, Arthur Rochat¹, nous est apparu :

Rencontre avec l'oncl'Arthur – du 7 septembre 2008 -

Tout en décollant mes écorces sur un arbre de pâturage abattu en un rien de temps, je m'imaginai qu'il était là, le vieil oncle, pas très loin, appuyé contre un autre tronc qui était bien debout celui-là, car je n'allais quand même pas déguiller tous ces vaillantes plantes qui infestaient le pâturage depuis que les fromagers n'avaient plus besoin de bois, puisqu'il ne fabriquaient plus, ça faisait très exactement cinquante et un ans. Et le vieil oncle, trapu et fort, avec sa barbe qu'il ne soignait pas tous les jours, il fumait sa pipe, comme en récréation, et me regardait avec son air tout à la fois méfiant et moqueur. Il était, oui, de ce genre de citoyens qui prennent vite les autres pour des infirmes, tout au moins pour des individus d'une catégorie de sous-hommes qui en savent moins qu'eux qui furent là depuis des décennies, voire des siècles avant ces cradzets que nous sommes.

Donc il me regardait tranquillement lever les écorces, et finalement il ne trouvait rien à redire, puisque j'accomplissais ce que lui avait fait autrefois de même manière, exactement, et qu'en plus j'étais appliqué et sérieux, prenant garde à ne créer aucune fente dans la masse de la matière dont on voyait en même temps le rugueux de l'extérieur et le lisse de l'intérieur qui pissait encore un rien d'eau, alors que nous étions déjà à la fin du mois d'août. On sentait l'odeur de la fumée de sa pipe, à l'oncle, un tabac corsé. Et celle-ci se mélangeait à l'odeur de l'écorce, qui n'avait pourtant pas encore atteint sa pleine maturité, puisque trop fraîche encore pour développer le maximum de ses senteurs tanniques qui arrivent même parfois à vous indisposer en un espace clos, tant elles sont fortes et pénétrantes. En on sentait aussi, je le pense, ma propre odeur, puisque je transpirais à grosse gouttes en une journée chaude de fin d'août, un temps qui n'est plus à vrai dire pour s'adonner à un tel travail, mais tant pis, on ne choisit pas toujours l'époque à laquelle on veut accomplir tel ou tel ouvrage qui presse et ne peut attendre.

Il me dit alors :

- Dans le fond, ma cabane, elle était joliment fichue. Alors, en quelque sorte, qu'elle ait brûlé, ce n'est pas un drame !

Et il disait cela de sa propre cabane, en réaliste qu'il était, presque impitoyable dans ses jugements définitifs et à l'emporte-pièce. Mais sans néanmoins qu'il n'ait été dénué d'une certaine poésie, puisque c'est lui-même qui avait construit cet abri qui en somme qui ne lui rendait service que de sept en quatorze, quand il venait par ici abattre des arbres dans le gros de la forêt et non pas dans le pâturage ainsi que je le faisais. Le plus souvent cependant il

¹ Voir sous ce nom dans Les grandes figures combières d'autrefois.

allait plutôt contre en bas, du côté des Pierres Plates, et qu'alors il remontait au chalet pour s'abriter ou pour se reposer à midi. Mais il y avait qu'au chalet il pouvait y avoir du monde en saison, et que lui, ce qu'il aimait surtout, c'était la solitude. Et c'est pour ça qu'il avait construit cette cabane, et que même, il paraît, la chose était très vague dans mes souvenirs, il en avait construit une autre, là-bas, droit au dessus du chemin qui conduit au chalet. Mais tout cela datait, et cette seconde cabane, le bétail en était arrivé à bout très tôt, de sorte que l'on ne découvrait plus rien, et même pas l'emplacement. C'est dire si ce genre de construction s'intègre au paysage et que s'il vient à disparaître, il ne laisse aucune trace. Aucune, mis à part peut-être, en grattant la terre, quelques clous et des petits bouts de tôle, un péclet et des épaves aussi peut-être...

Qu'elle ait brûlé n'a pas été un drame. C'est ce à quoi je pensais. On trouvait bizarre que je n'en ai pas été plus affecté. Comme si j'avais eu du plaisir à la reconstruire. Tandis que c'était surtout du travail, un petit calcul à cet égard me permettait d'aligner cent heures au moins. Et pas des heures de rien. Des heures pénibles où tu t'éreintes et où parfois tu te dis déjà que ce n'est plus de ton âge. Mais néanmoins, ces heures, si nombreuses étaient-elles, elles ne me pesaient guère, puisqu'elle se suivaient les unes les autres sans à coup, je veux dire par là que les différentes tâches de la reconstruction pouvaient s'accomplir presque sans réfléchir, et avec la chance encore de trouver que l'on pouvait lever des écorces à cette époque, c'est-à-dire que la sève, loin d'être redescendue, était encore montante, surtout pour ces bois de pâturages qui, plus que les autres, semblaient vouloir faire durer la saison. Pas étonnant qu'ils aient eu une pousse si active tandis que j'assénais des vérités à l'oncle dont il ne savait que faire, lui persuadant que ces arbres là ne servaient à rien, qu'ils étaient trop nombreux par la seule paresse des propriétaires, dont lui-même, et que dessous il poussait cette multitude de chardons que l'on aime tant !

L'oncle, il était là contre son tronc qui semblait lui être devenu ami. Il hochait la tête sans répondre. Il fumait toujours. Il était tout dans ses pensées qui n'étaient pas forcément les miennes. Il philosophait, sur l'existence probablement, que l'on vit sans toujours savoir à quoi ça sert, et que si pour une génération donnée, on n'aurait pas fait en somme fait que de servir de point de jonction entre deux autres générations, celle qui a précédé et celle qui suit ? On se pose des questions, oui, même qu'on est là et qu'on croit vivre, même qu'on travaille et qu'on abat des arbres pour en enlever les écorces. Et que finalement on trouve à cela une certaine jouissance. Car il y a déjà ce que l'on voit, les branches par terre, avec les colchiques à profusion entre et que l'on malmènera quelque peu par notre travail. Il y a ce tronc que l'on dépouille de ses écorces et qui se trouve tout blanc, un peu comme si on vous enlevait les habits et qu'alors se découvrait votre peau toute laiteuse de ce qu'elle ne voit jamais le soleil. Il y a ce grand soleil que l'on voit au-dessus des arbres et qui disparaîtra avant le soir, à ce qu'on nous annonce, alors profitons-en !

- Que racontes-tu, qu'on n'aura plus le soleil en fin d'après-midi. Mais qui te l'a dit, grand menteur, Regarde voir ce beau ciel qu'on a, pas un nuage, rien, alors, moi, tes histoires, je les crois pas, bourrique !

Je n'insiste pas. On voit les traces des deux feux que j'ai faits hier. L'un d'eux fume encore. Un énorme tronc que j'y avais mis et qui s'est tout consumé de l'intérieur, de manière que maintenant, il ne reste quasiment plus que l'écorce. C'est vrai, on sent encore la fumée. Et l'on sent surtout ces odeurs d'arbres et d'écorce qu'on lève. On est bien, dans le fond, même qu'on transpire à grosse goutte. Plus qu'Arthur qui n'en fout pas une rame et qui se justifie.

- J'ai plus l'âge de m'esquinter à lever des écorces. Ma cabane, et bien, voilà, maintenant, je te la donne. Je te charge de l'entretenir. Moi j'ai plus le goût ni l'envie. Encore moins la force.

Plus l'envie, plus l'envie, facile à dire. Et moi, l'ai-je, surtout que là il faut la reconstruire. La foudre ou un imbécile y a bouté le feu. Elle s'est consumée. Entièrement comme le tronc de tout à l'heure, mais non de l'intérieur, en un gigantesque brasier qui a peut-être même, tant il était violent, condamné les arbres qui étaient là, tout autour, et dont les branches maintenant sont roussies.

- Viens quand même t'asseoir un peu, va, oncl'Arthur.

Il vient. Il s'assied sur l'écorce du tronc qui reste en place, à partir du milieu de la longueur, là où sont le plus de branches, mais celles-ci, je les ai déjà coupées. Je tire le sac à nous et j'en sors le peu qu'il y a. On ne va pas faire des agapes avec ça. C'est simple, j'ai rien qu'une banane et du thé dans un thermos, avec un seul verre qui est le capuchon. Je remplis ce godet d'alou et je le lui tends qu'il prend dans sa grosse main calleuse. Il boit. Il boit facile car le thé n'est pas bouillant. Je le regarde boire. J'aime, n'empêche, cette grosse figure ronde avec la barbe qu'il a. Ce visage buriné, ce beau visage, avec une moustache fournie et solide. Un beau type dans le fond, cet Arthur. Une conversation un peu limitée il est vrai, mais c'est son genre. Il ne fait pas de longues phrases. Il parle souvent par un ou deux mots sans qu'il n'y ait de rajout. Il dit oui. Il dit que veux-tu. Il hoche la tête en disant : tu crois. Il n'est jamais certain que vous lui racontiez la vérité. Il doute un peu de tout. Et puis il y a surtout qu'il est de deux générations avant vous et que vous, pour lui, vous ne serez jamais qu'un gamin parmi tant d'autres, c'est-à-dire pas grand-chose. Pas qu'il ne vous aime pas. Mais il y a que c'est sa vie qui passe avant la vôtre qui n'en est qu'à son devenir, tandis que la sienne, il le sait trop bien, elle est déjà derrière lui. Et en un certain sens il ne le regrette pas. Tous ces arbres qu'il a fallu abattre à la hache et à la scie, pas question ici de tronçonneuse, pour gagner sa vie. Ca n'est pas croyable. Encore beau qu'après tant de fatigues on puisse encore se tenir debout. Donc pas question de recommencer une telle vie, plutôt s'encrotter directos qu'avoir encore autant de peine en ce bas monde qui est pourtant le seul monde que l'on puisse avoir.

L'oncle Arthur, il me dit encore :

- Et cette cabane, maintenant que tu l'as reconstruite de tes propres mains, tu vas l'appeler comment. Tu vas quand même pas lui redonner mon nom ?

C'est une question qui ne m'effleure pas. Il s'agit de la cabane à Arthur, quand bien même elle brûlerait encore deux ou trois fois et que moi ou un autre ait le courage de la reconstruire. Elle est la cabane à Arthur parce qu'elle occupe le même espace, que c'est donc le même air qu'ici l'on respire, et parce que surtout, la forme qu'elle a, c'est lui qui l'a inventée, ou plutôt réinventée, étant nécessaire de ses souvenir que dans le temps, des cabanes de ce genre, elles étaient probablement courantes, bâties par des charbonniers à proximité de leur meule.

Mais c'est pas le tout, ça, il ne faut pas penser qu'à la cabane, plutôt à cette grande et sainte nature qui nous entoure. A cette fourmilière qu'on a dérangée dans nos travaux, tout en prenant pourtant garde de ne pas l'abîmer. Du respect que diable. Ma foi, pour les colchiques, on n'y peut rien, ils sont trop nombreux depuis quelques jours, ils ont envahi ce coin de pâturage. On est là, assis, l'un près de l'autre, chacun avec ses réflexions. Il fait bon. On est en chemise. On regarde ce qui nous entoure, on voit des trous de sangliers dans le pâturage, pas loin. Ils passent toutes les nuits et rebouillent à chaque fois un nouveau coin. Faudrait leur donner un bon coup de fusil. Mais on n'a pas de fusil, même pas une cata ! On a oublié la totalité des facéties guerrières de nos enfances. On n'est plus là que pour le boulot, quoique aussi pour cette sainte impression que l'on a de cette immense nature qui nous entoure et nous encadre. Ainsi, même si Arthur n'était pas là à côté de moi, il y aurait quelqu'un d'autre, l'un de ses frères, son père, son arrière-grand-père, tous ceux qui sont passé par là. Leur ombre n'est pas disparue. Elle n'est certes pas très visible, mais elle est là quand même, là-bas sous ce grand érable sycomore ou au fond du vallon. Ou encore plus loin, dans les environs du chalet. Ombres bienfaisantes. Ombres qui te permettent de n'être jamais seul. Et jamais dans la frayeur de la solitude. Et jamais dans des interrogations qui seraient désespérées. Tout t'entoure, t'encadre et te protège. Tu es moins seul ici que dans le reste du monde. Et tu es toi-même, pleinement.

- N'est-ce pas, oncl' Arthur ?

L'oncle Arthur ne m'a hélas pas répondu. Je me tourne à gauche, là où il était. Plus personne. Je regarde le tronc contre lequel il se tenait tout à l'heure appuyé tandis qu'il fumait. Disparu. Je suis seul. Je suis seul et je comprends qu'il ne fut jamais là, que ce n'était qu'un grand rêve que j'avais dans la tête, alors que je levais les l'écorces ainsi qu'il l'avait fait, autrefois il y a longtemps. Il y a plus de soixante ans !

